

Albert Bensoussan

Qabalah, Vision de paix



Synagogue de Safed (photo Déborah Ben Soussan)

Si je pousse de côté mon gros volume du *Tanakh* תורה־נביאים־כתובים – soit que je consulte la paracha de la semaine, soit que je me grise de *Tehilim* ou de *Chir Hachirim* (« Le plus haut des chants ») –, c'est pour saisir de l'autre main la poésie hébraïque de Yehouda Amihaï יהודה־עמיחי, cet homme qui émigra en

Israël l'année même de ma naissance, et qui connut à Jérusalem, tout à la fois, le temps des couteaux (« Parfois Jérusalem est une ville de couteaux... Notre Dieu à tous est un Dieu un et affûté ») et le temps des ententes (« Chalom/Salam »). Le temps des orages et le temps des oranges. Il faut un temps pour la guerre et un temps pour la paix, se répétait-il en participant à tous les combats, depuis la Légion britannique à laquelle il appartient, jusqu'au corps d'élite du Palmach et la guerre d'indépendance – mais quel État n'a-t-il pas été accouché dans le sang ? quelle nation n'est pas née d'une césarienne ? pensait-il. Même la Suisse, n'est-ce pas ? Même si Guillaume Tell n'a d'existence que mythique. Il faut un temps pour décocher la flèche et un temps pour déguster la pomme. Et il voyait tout ce temps de mésentente à travers le seul fléau qu'il acceptait, celui de la balance et du juste équilibre. Il faut un temps pour la pierre, un temps pour la terre, un temps pour les pleurs, un temps pour les fleurs. Un temps pour caillasser, un temps pour caresser. Alors surgit ce vers prodigieux, que je me plais à répéter en coupant le son de ma télé et me détournant de l'image quotidienne du meurtre et de la dévastation :

*À une distance de deux espoirs
du champ de bataille
j'eus la vision de la paix.*

Qu'est la poésie sinon l'incitation au rêve ? Mais non pour s'évader dans les cotons de la béatitude s'il est vrai, selon Freud, qu'on ne rêve que pour se faire plaisir. Les flots de haine ne m'atteignent plus, car j'avance benoîtement sous le parapluie d'Amihaï, qu'on surnomma « Le Sage de Jérusalem », lui qui se définissait lui-même comme « un fanatique de la paix ».

Ah, comme j'adhèrerais au fanatisme s'il avait cette couleur ! Mais non, écoutez ces hurlements insensés ! Quelle religion – ce mot noble qui ne signifie rien d'autre que réunion (du latin *religare* = relier) ou rassemblement, et invite

à la paix et l'harmonie – peut se prétendre telle si elle incite et excite à la haine de l'autre et à son anéantissement – l'inévitable flot des médias arabes me fait saigner le cœur – et si elle envoie ses enfants à la mort, comme au temps de Moloch מלך où les Ammonites en Canaan jetaient leurs enfants, leurs premiers-nés, dans la gueule embrasée de l'idole de bronze ! Dieu n'est-il pas amour, sous quelque couleur – je n'ose dire visage, tout en sachant qu'ayant fait l'homme à son image, Dieu, dans l'imaginaire universel, porte un visage humain – qu'on le vénère ? Je voudrais tant que la lumière tombe du ciel, autrement que sous forme de foudre et de feu pétrifiant, et qu'elle revête les humains d'une aube innocente. Mieux, qu'elle les dévête de tous ces oripeaux, de tous leurs mensonges, de toutes ces plaies saignantes et leurs cicatrices, de toutes ces plumes assassines et de leurs poils d'hyène. Alors nous serions à nouveau dans notre belle enveloppe de glaise sur laquelle le souffle divin, le *roua'h* רוח, a pénétré pour nous doter, tous tant que nous sommes et partout où nous sommes, de ce que l'hébreu nomme si joliment tout à la fois *neshamah* et *nefesh* : souffle de vie et âme. Mais relisons cette phrase essentielle de *Berechit* qui voit l'homme émerger de la glèbe (ainsi qu'André Chouraqui traduit le mot *haadama* האדמה – *Berechit*, 2-7):

« Hachem Elohim forma ויצר [ou tourna comme le ferait un potier] Et-Haadam » – autrement dit Adam, dont le nom n'est autre que terre, *adama*. Privilégions ce verbe si beau, le verbe essentiel de la Création, qui est en hébreu *Yatsor*, qu'on comprend tout à la fois comme former, façonner, fabriquer, avec une idée de difficulté et d'étroitesse, à l'instar de l'enfantement et la difficile descente de l'enfant vers la vie à travers le boyau matriciel. L'euphonie même de ce mot évoque, par la ligature vocalique du *ya* et l'expulsion éternuante/exténuante du *ts*, aboutissant à cette syllabe *or* qui est véritablement lumière, les trois temps de l'enfantement : le fœtus bascule dans

l'utérus – *rehem* רחם – de sa mère de façon à présenter sa tête au goulot de sortie – et notons que sortie, en hébreu, se dit bien *yetsiah* יציאה, tout comme le mot dérivé de cette même racine, *yatsi* יציא, est utilisé pour désigner l'« enfant-sorti » – , puis descend, se propulse, s'extirpe non sans mal de l'étroitesse utérine et surgit enfin proprement à la lumière. D'où l'expression française « donner le jour » pour désigner la mise au monde : la Création, que l'hébreu nomme *yetsira* יצירה, ce dont les kabbalistes se sont emparés pour broder à l'infini sur cet arcane dont le sens nous échappera à jamais : pourquoi avoir créé l'homme ?

Oui, pourquoi avoir tiré cet homme du limon si l'on voit que, d'entrée de jeu la lumière fera place à l'enfer du meurtre, et de la propre initiative de sa progéniture ? Voyez Caïn assassinant Abel – dont le nom hébraïque *Havel* ne signifie rien d'autre que « le vain » et servira ensuite au Prédicateur de *Qohelet* à lancer son fameux incipit : *Havel havalim hakol havel* – « Vanité des vanités tout est vanité ».

Inanité de la Création, rien ne va, rien ne vaut. Alors oui, éteignons la télé qui multiplie à l'infini l'image du meurtre primordial fondant toute notre histoire, et essayons d'inventer un autre cours à l'Histoire. Sauf à vouloir accélérer sa fin, force est de nous dire que le contraire du meurtre est la paix, c'est-à-dire l'acceptation de l'autre, première étape vers sa reconnaissance : « Non, ils ne nous reconnaîtront, ils ne nous accepteront jamais », me disait, se lamentait mon *haver cheli*, Dahan le chaliyar שליח, voici trente ans dans le dédale hiérosolomytain où tant de *msilmines* nous jetaient des regards noirs. Je sais bien qu'on jugera facile l'extrapolation, mais enfin dans cette histoire de sang fraternel gaspillé sur l'autel du Chacun-pour-soi, la seule issue – *yetsiah* – est la reconnaissance mutuelle : que les Arabes reconnaissent aux Juifs les mêmes droits qu'ils s'accordent – qu'ils reconnaissent aux Juifs-Hébreux

l'antériorité de leur présence à Jérusalem –, et que les Juifs aient pour les Arabes la même considération qu'ils se portent. Alors sera préservée la Création, la *yetsira*, et l'on pourra passer à la seconde étape, qui est l'avènement de la paix universelle – ce que, sous un autre vocable, nous appelons, nous, l'avènement du Messie – *Machiya'h* משיח = celui qu'on a enduit, frotté, poli avec l'huile, élément de douceur et de bonheur –, dont le premier geste sera de faire paître ensemble le loup et l'agneau. En l'occurrence, sur cette terre bénie d'Israël, qui est le loup et qui est l'agneau ? Tout un chacun et chacun pour tous...

Mais il est temps de compléter le verset 7 du chapitre II de la Genèse, où nous avons laissé l'homme, « poussière provenant du sol » - *'afar* עפר *min haadamah* - :

« Et il insuffla en ses narines une haleine de vie – *nishmat 'haim* - et l'homme devint âme vivante – *nefesh 'haya*. »

Nous avons là deux mots qui semblent désigner la même chose : haleine de vie et âme vivante. *Nefesh* נפש est âme, souffle et vie, tout comme le verbe de même graphie *nafosh* נפש signifie respirer. *Neshem* נשם est à la fois âme et respiration, comme le verbe de même graphie *nashom* נשם signifie respirer, et donc *neshamah* נשמה est souffle de vie. Les deux mots sont synonymes, associant ce que nous appelons l'âme, sans trop savoir ce que c'est si ce n'est que ce n'est pas le corps et la chair, et la respiration ou le souffle qui est le principe de vie. Pourquoi s'en étonner ? Le Créateur souffle sur son petit bonhomme de glaise inerte – son Golem גולם – et fait entrer en lui un peu de Sa respiration, de ce *roua'h* qui a prélué à toute la Création, quand tout n'était encore que *tohou vabohou*. Il y a donc, entre le Créateur et Sa créature – faite à son image, ne l'oublions pas – un rapport de continuité, ou disons de filiation. C'est la même substance – l'air, le souffle – qui passe de l'Un à l'autre, sauf que

l'Un a tout le souffle, le souffle infini et éternel, en Lui, et l'autre n'en a qu'une petite part. Et en disant cela, je vois bien, à mon âge qui s'avance de plus en plus, combien il m'est difficile de reprendre souffle, de respirer à fond, de me sentir vibrer de vie. Tant la vie est fragile et le souffle court. Alors pourquoi tout ce désir de détruire, d'anéantir, de couper court, de supprimer ? Pourquoi ce flot de haine baignant le rivage d'Erets Israël et éclaboussant toute la judéité ? Je me rassure en disant que l'âme, *nefesh* ou *neshamah*, qui est ce dépôt de la divinité en nous, est immortelle, sans qu'on sache par quel parcours, par quel détour...

Ai-je tout dit de ce que je voulais dire ? Oui, je voulais seulement dire que l'homme n'est homme que s'il se sait précieux, friable, périssable et que le Bien ou disons la Morale, est de préserver ce bien immoral, imparfait et décevant qu'est l'humain pour l'amender et le transcender. Seule la Vertu conduit à la Béatitude, disait Baruch Spinoza (*Beatitudo non est praemium virtutis sed virtus ipsa* = la béatitude n'est pas la récompense de la vertu mais la vertu elle-même). Je vous en prie, les Humains, cessez de beugler que Dieu est grand alors que l'homme – cet homme que vous êtes, et vous êtes homme et femme dans l'être androgyne des origines זכר ונקבה *zakhar ouneqvah* (*Berechit*, 1-27) – est si petit, si misérable, tellement insignifiant au regard de l'immensité. Dites plutôt que l'Homme est grand, puisqu'il est créature insufflée du Créateur, une part finie du Souffle infini, et que la vie est sacrée. Oui, la vie est sacrée, ne la gaspillez pas, ne la sacrifiez pas sur l'autel de la haine. Il est un temps pour remiser les couteaux et enterrer les bombes, et ce temps est toujours devant nous. Jacob se prosterne devant son frère Esaü qui a juré de le tuer, et cela suffit, il ne mourra pas. Alors vivons, l'un avec l'autre, en nous donnant la main (je sais bien que cette expression a beaucoup vieilli, mais justement parce qu'elle a si peu servi), cessons d'injurier, d'insulter, de vouer haine et

extermination. Acceptons-nous, et tiens, en hébreu le mot qui signifie acceptation est *qabalah* קבלה, avec ce beau doublet qu'est *qabalat panim* קבלת־פנים, littéralement acceptation des visages, autrement dit accueil. Tout cela dans un vocable qui désigne la *Kabbale*, livre de la science, ouvrage mystique – la mystique qui est accès au sacré et dévoilement du mystère –, livre de Moïse, des prophètes et des hagiographes, émanation du *Tanakh* initial, dont on respire l'effluve, le *nefesh*, à Safed, haut-lieu de l'esprit, la *neshamah*. Que ce soit le mot de la fin de cette histoire, ou plutôt le mot du commencement de l'Histoire. *Beezrat Hachem ! בעזרת־השם*

Albert Bensoussan